

questions  
de communication

## Questions de communication

22 | 2012

Patrimonialiser les musiques populaires et actuelles

---

### Pascal LARDELLIER, *Opéra Bouffe. Une anthropologie gourmande de nos modes alimentaires*

Éd. EMS, coll. Societing, 2011, 266 p.

Justine Houyaux

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7019>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7019

ISSN : 2259-8901

#### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination : 357-359

ISBN : 978-2-8143-0130-6

ISSN : 1633-5961

#### Référence électronique

Justine Houyaux, « Pascal LARDELLIER, *Opéra Bouffe. Une anthropologie gourmande de nos modes alimentaires* », *Questions de communication* [En ligne], 22 | 2012, mis en ligne le 08 janvier 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7019>

---

Tous droits réservés

les mots y manquent : comment faire comprendre ce que veut dire, exactement « je meurs de faim » ou « je meurs de fatigue » à qui n'en a pas l'expérience ? Ce qui est propre au récit de ces survivantes, c'est que « leur existence même est fonction de la capacité des narrateurs à avoir survécu à l'expérience qui en fait la matière » (p. 139).

Pour conclure, et comme il est impossible de rendre compte en quelques lignes de la richesse de ce travail, on retiendra la nécessité pour la sociologie de repenser les « valeurs ». Pierre Bourdieu n'y croyait guère et n'y voyait que la dissimulation d'intérêts. Il est indispensable pour la sociologie, après ce génocide et les récits des survivants, de traiter des valeurs comme un lieu d'investigation aussi important que les règles de parenté ou les règles de structuration d'un « champ ».

Jean-François Tétu

ELICO, Institut d'études politiques de Lyon  
Jean-Francois.Tetu@univ-lyon2.fr

**Pascal LARDELLIER, *Opéra Bouffe. Une anthropologie gourmande de nos modes alimentaires.***  
Ed. EMS, coll. Societing, 2011, 266 p.

Professeur de sciences de l'information et de la communication à l'université de Bourgogne, Pascal Lardellier s'était déjà intéressé aux rites dans plusieurs de ses ouvrages précédents (*Théorie du lien rituel. Anthropologie et communication*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2002 ; *Les nouveaux rites. Du mariage gay aux Oscars*, Paris, Belin, 2005). Il semblait donc tout naturel qu'il se tourne, tôt ou tard, vers la table, haut lieu de communication, de symbolisme et petit théâtre quotidien des comportements sociaux.

C'est dans la préface d'*Opéra Bouffe* que l'on trouve la justification de la nécessité d'écrire cet ouvrage : « Aussi loin que remontent nos souvenirs personnels, ils renvoient, d'une manière ou d'une autre, à la table. Et à l'échelle des civilisations, le mâcher et le manger ont toujours composé avec le penser » (p. 15). De plus, le discours sur la nourriture et sur les actes qui l'entourent n'a jamais été aussi présent qu'aujourd'hui, à l'heure de la multiplication des chaînes de télévision culinaires, des émissions de télé-réalité, de l'abondance des *fast-foods* ou des campagnes gouvernementales qui nous invitent sans détour à « manger cinq fruits et légumes par jour » ou à « éviter de grignoter entre les repas », du bio, du retour en force du terroir et des régimes à toutes les sauces. Manger et cuisiner sont à la mode.

Dans son introduction générale, Pascal Lardellier rappelle que se nourrir relève non seulement « d'une nécessité biologique et sociale, [mais aussi] d'un acte symbolique, d'un comportement culturel et d'une affirmation identitaire ». *Je mange donc je suis*. C'est pourquoi l'observation des comportements alimentaires s'inscrit dans le domaine anthropologique : le choix de ce que nous mangeons relève d'oppositions codifiées (comme « bon/mauvais » ou « prescrit/proscrit »), de même que la cuisine obéit à une série d'actes ritualisés, de séquences à respecter, tout comme la table, lieu de la théâtralité relationnelle par excellence, constitue un « prisme sociologique » (p. 31) sans pareil. Cependant, l'auteur limite son ouvrage à la table française (et non à la *cuisine française*) dont il nous signale, par honnêteté scientifique, qu'elle ne doit pas être généralisée au monde. L'ouvrage s'axe sur une méthode empirique et se fonde bien souvent sur des situations très concrètes, vécues par tous et toutes, pour en développer les rouages et exposer les codes qui les régissent à la lumière du paradigme postmoderne et, parfois, hypermoderne.

Le premier chapitre met en lumière les relations qui s'articulent autour de la table et de l'acte de manger; de l'hospitalité, qui lorsqu'on l'*offre* consiste en fait à *recevoir* à dîner; à la mise en scène (et en scène) des repas dans *Un dîner presque parfait* en passant par la crémaillère et le sacro-saint apéritif. Les rites liés à l'alimentation relèvent d'une dramaturgie codifiée et structurée dont le symbolisme donne sens et réalité aux actes sociaux de recevoir, d'être reçu et de manger (pour preuve de ce symbolisme, l'auteur cite l'exemple de la formule de politesse « Faites comme chez vous » qui produirait de bien surprenantes situations si les invités l'appliquaient au pied de la lettre).

Outre d'intéressantes considérations sur le *lounge* ou le *brunch*, le deuxième chapitre intitulé « Des contextes » comporte un morceau de bravoure absolument hilarant sur l'anthropologie des terrasses, que l'auteur qualifie de « petits théâtres urbains », citation de Jean-Paul Sartre sur le serveur surjouant son propre rôle à l'appui. De ces endroits où l'on va pour voir et pour être vu bien plus que pour consommer un tartare façon brasserie, Pascal Lardellier explique : « Loin d'être le lieu banal que l'on pourrait voir en elle à courte-vue, la terrasse est à la ville ce que la plage est à la mer : une frontière, une lisière, le lieu intermédiaire où deux univers se rencontrent. Espace médian, la terrasse de café est par nature ouverte, à la conversation, au rêve, à la lecture et au jeu. On y joue peut-être, on y jouit aussi, de l'instant, du paraître, et parfois, les yeux fermés, d'une parenthèse de liberté paresseuse, comme une

échappée belle dans le flot du quotidien, dans le flux des va-et-vient » (p. 101). Ceci montre non seulement la finesse de son observation, mais aussi l'élégance du style. Plus loin, les buffets à volonté, résurgences postmodernes du pantagruélisme, permettent de distinguer le gourmand du gourmet tout en posant une réflexion sur le cauchemar ancestral de l'humanité qui consiste à manquer de nourriture ; on y mange beaucoup parce que la nourriture y est présente en de grandes quantités. Quant à l'aspect postmoderne de la chose, on le constate surtout dans la déconstruction du repas en tant que récit. Il n'est pas question de manger « dans l'ordre » ou tous ensemble – le buffet fait fi de la scénographie traditionnelle et de la commensalité, tout comme le *fast-food* transgresse les quasi-tabous relatifs aux repas (faire du bruit, manger debout) non par volonté de faire éclater les conventions sociales, mais parce qu'il les oublie. S'ensuit une analyse des plateaux-repas servis à bord des avions. Aseptisés, internationalisés et pratiqués, ils font bien plus office de signifiants de nourriture que de signifiés en raison des contraintes techniques auxquels ils sont soumis.

Le chapitre suivant, qui traite des aliments, fait la part belle à la viande. Au sous-titre « Ronald et le steak caché des *fast-foods* » (p. 153) – qui démontre une fois de plus le sens de l'humour de l'auteur – on apprend, par exemple que la viande que l'on mange dans les hamburgers d'une certaine grande chaîne américaine a en fait une portée parodique dépassant de loin celle du goût. La viande y est *désincarnée* : « L'ersatz de viande servi dans les *fast-foods* ne s'assume pas, et il ment même à sa nature profonde, puisqu'il n'a de viande ni le nom, ni la forme, ni le goût, caché, enfoui qu'il est sous un avatar *kitsch* du sang, suprême injure, sucré : le *ketchup* » (p. 156). Ce n'est donc pas au *fast-food* que l'on trouvera le puissant steak, dont on camouflera tout de même l'origine animale jusque sur les étals des boucheries traditionnelles, pour ne pas rappeler à l'être humain qu'il mange un animal mort. D'autres plats passent ensuite sous la loupe de Pascal Lardellier : le barbecue, et sa particularité anthropologique qui consiste à assigner à l'homme la responsabilité de la surveillance du feu, le kebab dont la présentation remplit non seulement la fonction de nourrir, mais aussi, plus utilitaire, d'éviter de faire la vaisselle, le sushi, qui s'il est cru n'en reste pas moins un chef-d'œuvre de précision, et le plateau de fruits de mer avec son cérémonial lent, permettant de ritualiser la consommation pour mieux dépasser le dégoût naturel que peuvent inspirer les chairs crues et visqueuses, tout en méritant bien son repas, gagné de haute lutte contre les pincés de crabe récalcitrantes.

Le dernier chapitre aborde l'inévitable corolaire de la nourriture : les boissons, et plus particulièrement le vin. Sang du Christ, objet de culture et source de plaisir, le vin est aussi matière à étudier. Les stages d'œnologie se multiplient autant que les coffrets « découverte » ou les suppléments « vin » des magazines ; l'aboutissement de cette accumulation de connaissance sera bien sûr « d'aménager le suspense lors de l'ouverture d'un (très) bon vin, pour délivrer en public un jugement autorisé sur ce qui est servi à boire aux convives » (p. 198), cérémonial dont ne pourrait par contre pas faire l'objet l'incontournable Beaujolais nouveau, que l'auteur qualifie de « vin punk » en raison de sa couleur *flashy* mais aussi parce qu'il boucsole les règles de l'art vinicole : point de vieillissement noble pour le Beaujolais. Le sous-titre suivant cette section couvre deux aspects discursifs de la dive bouteille : la façon dont on parle du vin, auquel, dans une vision anthropomorphique, nous prêtons corps et caractère, ainsi que la stylistique des représentations médiatiques de celui-ci. La fin du chapitre présente une réflexion sur le *binge drinking* (« *biture-express* ») chez les jeunes, oscillant entre rite de passage et manifestation d'un problème de communication que ne peuvent résoudre les réseaux sociaux, pourtant toujours plus nombreux. Bien entendu, ce grand repas qu'est *Opéra bouffe* se conclut sur un petit café gourmand, habile compromis entre dessert et café, que l'on avale en une bouchée.

L'épilogue propose ce que l'auteur a intitulé « Quelques variations anthropologiques autour de *l'addition* de Muriel Robin ». S'appuyant sur la trame du sketch de l'humoriste française, Pascal Lardellier passe en revue les situations qui surviennent à l'heure de régler la note. Si ces situations sont certes cocasses lorsqu'on les considère avec le recul de Muriel Robin, elles n'en restent pas moins un rapport de force dans lequel celui ou celle qui se fend d'un « Laissez, c'est pour moi ! » créé en réalité un sentiment de dépendance chez ses invités, qui se sentiront bien obligés de lui rendre la pareille tôt ou tard. Restent les solutions de diviser l'addition en parts égales, ce qui, paradoxalement, lèse forcément les convives ayant consommé pour une somme inférieure aux autres, ou de payer strictement ce que l'on a mangé et bu, option qui donne inévitablement lieu à d'interminables calculs dont on saisit bien le ressort comique.

L'ultime section présente quelques perspectives théoriques, dont la principale « consiste à croiser l'analyse sémiologique comme science de l'interprétation des faits sociaux avec une grille de lecture typiquement anthropologique, à large focale » (p. 244) – l'interdisciplinarité serait donc nécessaire à l'analyse de nos comportements alimentaires

et méta-alimentaires, la manière et le choix de ce que l'on mange étant catalyseurs de groupes humains. Après tout, souligne l'auteur, la société des hommes n'est-elle pas née lorsque les individus se sont regroupés « autour d'un feu pour cuire la viande, et la partager » (p. 257) ?

Tableau de Maître du bien manger, décryptage de nos habitudes alimentaires, exposées des mécanismes de la malbouffe et analyse jubilatoire de la table, de ce que l'on y trouve et de comment l'on s'y assied, de ce que l'on y mange et de nos comportements de convives et d'hôtes, *Opéra Bouffe* satisfera aussi bien les professionnels de tous bords (anthropologues, sociologues, chefs, marmitons et autres critiques gastronomiques) que les amateurs de bonne table, voire le public de *Master chef*. Une seule mise en garde s'impose cependant. Au fil des chapitres, à mesure que se déroulent sous ses yeux les scènes de la vie quotidienne, décrites sous une plume réjouissante et incisive, le lecteur ne manquera pas de ressentir des symptômes bien légitimes : salivation, creux au ventre, attente du repas à venir, souvenir de dîners passés – sans aucun doute, cet ouvrage donne faim.

Justine Houyaux

FTI, université de Mons, Belgique  
justine.houyaux@umons.ac.be

**Aurélie OLIVESI, *Implicitement sexiste ? Genre, politique et discours journalistique.***

Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. Le Temps du genre, 2012, 313 p.

Les discours des journalistes français sur la campagne présidentielle de Ségolène Royal étaient-ils structurés par des effets de genre ? Dans ce livre tiré de sa thèse en sciences de l'information et de la communication, Aurélie Olivési tend à répondre positivement. Selon elle, les journalistes parlant des femmes politiques les réduisent, la plupart du temps, aux stéréotypes féminins. Cependant, le discours journalistique de 2007 n'est pas celui du temps des suffragettes. Son ton général est plus neutre, moins ouvertement sexiste. Au cours de son enquête, l'auteure démontre que la parité en politique n'est pas plus réalisée dans les assemblées du pouvoir que dans les langues de ceux qui les commentent.

De quelles preuves dispose Aurélie Olivési pour démontrer la persistance du sexisme dans les discours journalistiques ? Son ouvrage analyse les articles de la presse écrite française parus sur les principaux candidats au cours de la campagne présidentielle officielle de 2007, soit entre le 9 avril et le 7 mai. L'auteure y retrouve les manières les plus courantes de traiter les

femmes politiques. Comme ses consœurs avant elle, Ségolène Royal est jugée à l'aune des hommes de son proche entourage. On la décrit souvent comme la fille d'un colonel, la dauphine de François Mitterrand, la compagne de François Hollande ou la mère de ses enfants. Les journalistes raccourcissent son prénom, et raccourcissent le nom propre de son principal adversaire. Certains s'inquiètent même de savoir si cette énarque, présidente de région, députée, ex-ministre, possède les compétences nécessaires pour exercer la magistrature suprême. D'ailleurs, les débats portant sur la parité en politique s'accommodent sans peine de ces poncifs. L'auteure rappelle en introduction que l'égalité homme-femme en politique a été promue sur un malentendu, puisque c'est en partie en vertu de leurs supposées « qualités féminines » que la loi sur la parité a été votée en 2001. Catherine Achin et Marion Paoletti appellent « profemme », mot-valise composé de « femme » et de « profane », ce discours qui décrit les femmes politiques comme moins conflictuelles, plus à l'écoute des administrés, plus concrètes. La campagne présidentielle de 2007 intervient dans un contexte de discours dans les quels les stéréotypes traditionnels de genre sont indirectement renforcés de cette légitimation ambiguë du discours « profemme ».

Aussi Aurélie Olivési montre-t-elle comment les auteurs des articles parus sur les candidats à cette présidentielle font assumer leurs propos sexistes à des tiers : certains élus s'expriment vertement en *off*, des « vrais gens » parlent crûment des candidates... Certains journalistes croient même deviner l'avis des « Français » qui, selon eux, « ne sont pas prêts à élire une présidente ». Ces propos contrastent avec le discours plus neutralisant des journalistes lorsqu'ils s'expriment en leur nom propre : éditorialistes, reporters, auteurs de « portraits ». L'auteure étudie de près ces « portraits de presse », descriptions des candidats petits et grands parus sous un même format. L'égalitarisme affiché de ces portraits conduit-il leurs rédacteurs à traiter également candidats et candidates ? Comparant ses résultats avec ceux de Cécile Sourd (« Femmes ou politiques ? La représentation des candidates aux élections françaises de 2002 dans la presse hebdomadaire », *Mots. Les langages de la politique*, 78, 2005, pp. 65-78), qui avait étudié le même corpus en 2002, Aurélie Olivési note un glissement. Les stéréotypes sexistes relevés dans le reste de la presse s'effaceraient au profit d'une prise en compte du poids politique des candidats. La domination des hommes sur les femmes s'effacerait au profit d'une domination des principaux candidats sur les profanes. On se moque de leurs particularités physiques, on pointe le décalage de leur personnalité avec les enjeux de la compétition